

Treizième volume de la collection « Transatlantique » chez ER Publishing : *Joan Mitchell*, sous la direction de Mara Hoberman (née à New York en 1979, responsable en Europe des recherches pour le catalogue raisonné de l'artiste), qui invite neuf artistes vivant de part et d'autre de l'Atlantique « à porter leur regard sur la vie, l'œuvre et l'influence durable » de cette artiste, née en 1925 à Chicago et morte en 1999 à Paris, dont grâce à Jean Fournier tout d'abord, et à sa galerie, j'ai eu la chance de découvrir à de nombreuses reprises les peintures, depuis un demi-siècle.

Dans sa préface, intitulée *Transcendance transatlantique*, Mara Hoberman évoque l'installation de Joan Mitchell à Vétheuil en 1968 ; et notamment son atelier où elle « peignait le paysage champêtre des environs – la Seine, les tournesols, les tilleuls devant sa maison. Recouvrant les fenêtres de l'atelier de grands lés de toile de jute et travaillant principalement la nuit, elle convoquait également sur ses toiles des paysages lointains tels que le lac Michigan. Comme beaucoup d'endroits qui ont compté dans la vie de Mitchell, le lac – qu'elle pouvait voir de sa fenêtre dans sa maison d'enfance – ne cessa de l'accompagner, et de jaillir d'elle, durant toute sa carrière, et ce quel que soit le lieu où elle se trouvait. Bien plus qu'une simple adresse physique, l'atelier de Mitchell était synonyme d'un état psychique dans lequel elle avait constamment accès aux paysages qu'elle emportait avec elle, selon sa fameuse formule. »

De cet ensemble de textes qui prennent parfois forme de témoignage et dont on pourrait citer de nombreux passages, relevons-en quelques fragments qui, par montage, pourront apporter une idée de ce qui anime ce volume aussi sensible que dynamique. « Avec Joan, je pouvais parler de peinture comme je le souhaitais. Mes préoccupations étaient souvent éloignées des siennes, mais nous parlions la même langue, considérant tous deux qu'« un art, c'est une manière de faire. » [...] Il y a un acharnement dans le travail de Joan Mitchell. Certains peintres ont « trouvé » et s'installent : au mieux, ils se répètent, au pire, ils

fabriquent. Joan portait en elle une rage insatisfaite, elle détruisait dans chaque nouveau moment du travail ce que le précédent aurait pu installer. [...] J'étais impressionné et ému par cette femme. Impressionné par sa façon de se battre, dans son art et dans sa vie, et contre la bêtise qu'elle rencontrait. » ([Stéphane Bordarier](#), qui par ailleurs analyse avec finesse et précision l'évolution du travail de J.M.)

[Frédérique Lucien](#), qui eut l'opportunité de s'installer épisodiquement à Vétheuil en échange de services, donc de peindre non loin de Joan Mitchell (mais pas dans le même atelier) et d'échanger assez souvent avec elle, décrit cette dualité qui la caractérisait : « La nuit, *Little* Joan, fragile, craintive, insomniaque, se racontait ses peurs, ses douleurs, ses doutes. Elle peignait lorsque tout à l'extérieur se calmait, à l'intérieur portée par la musique – le jazz, le classique, le contemporain. Les instruments, les notes, tout cela si abstrait sur le papier, la fascinaient et la transportaient entièrement. / L'après-midi : *Big* Joan, comme elle se nommait. Celle qui analyse, scrute, jauge, retourne la toile si elle n'est pas en accord avec ce qu'elle y a déposé. Une lucidité sans complaisance. Cette tension entre abandon et contrôle constitue un des axes les plus opérants de son travail. [...] « Personne ne repartait indemne de Vétheuil. [...] Elle n'était tendre, ni avec elle-même, ni avec les autres. Quand elle s'intéressait à quelqu'un, Joan avait une écoute aussi généreuse que cruelle, ne ménageait personne, poussait son interlocuteur comme un chat joue avec une souris, avant de l'engloutir ou de la laisser abasourdie. »

L'artiste Britannique Joanne Robertson, qui est musicienne, peintre et poète, note pour sa part que « L'Atelier de Joan Mitchell semble avoir eu en lui l'énergie d'un studio de musique : la liberté, l'espièglerie, le désir. » Et Jonsuk Yoon, Coréenne établie en Allemagne : « Quand je suis devant une grande peinture, je me concentre uniquement sur la toile et j'occulte tout le reste. [...] Peindre est un acte physique : j'ai besoin de ressentir la résistance de la toile, le poids du pinceau, le mouvement de mon propre corps qui se déplace sur la surface. Je crois que Mitchell s'est également laisser guider par ses gestes ; elle a créé un espace et laissé le désordre advenir. Travailler avec de tels formats comme elle le faisait est exigeant, mais c'est en fin de compte une expérience libératrice. » Comme c'est souvent le cas dans ces volumes « transatlantiques », les textes se contaminent les uns les autres, jusqu'à esquisser une forme de portrait ouvert, empreint

d'admiration, mais non-idéalisé : aussi précisément composé que
par essence inachevé.